

Une raison

Autor(en): **Pn.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

z'orolhies, et que n'aviont qu'auquie pâis fous dézo lo naz, que s' trovavot dein lo canton de Nautsati. Dou s'étiotn dâi Vaudois et lé dou z'autres dâi Britchons.

On degando nê que l'etion ein simbliô, ion dâi Britchons l'âo de que l'avai pu déguenautzi la chiâ dé la cavâ à son vilho, et que failâi que l'allant avoué li. On iadzo dein la pliace, ne s'embêtiront pas. Ion l'âo fâ la proposechon d'allâ lo leindeman à na Bênechon dè l'autro côté dâo lé, deseint que cognessai l'eindrâi, que lé felhies l'ai étion rido galèzes et que l'amavont prao lé z'Inguenots, que cein lé tanzivé on pot dé l'âo z'amoeirâos.

Cique que lé z'avâi invitâ l'avâi onna litielta po passâ lo lé et dâo premi coup furont li d'acco po la partiâ. Lo leindeman ie sont partis et ie vo repondo que sê sont destra amusa. Lo vin étâi bon, pas asse tchai qu'ora, assebin, l'ein prirent cein qu'on dè: « onna fédérala. »

Lo momeint dè reparti étâi tot parâi vegnû. Lé quâtro lulus dié que dâi tiensons s'imbryont, vé l'âo litielta, que l'uront dza zu rudo dè peinna à l'y eintrâ, po cein qu'è clia pouézon dè litielta fasâi qu'è dzevattâ. Apri pro peinna l'arreviront tot dè mîmo.

Lo propriétairo dè la litielta l'âo desè que sê betavé derrâi. au gouverna, dinse fu fé, et lé trai z'autro quemenciront a jamâ. Diéro dè teims ont te travailhi? On na jamâ pu lo savâi. Adî ète qu'è lo leindeman quand sê sont réveilli l'front adî à la mîma pliace.

L'aviont adbliâ dè decrotzi la litielta.

J. à ST-JEAN.

Une raison. — « Ou as-tu connu papa? » demandait un bambin à sa mère.

— J'étais tombée à l'eau et allais me noyer lorsqu'il m'a sauvée. Et voilà, mon chéri!

L'enfant, après un moment de réflexion :

— Alors, c'est pourquoi, sans doute, papa ne veut pas que j'apprenne à nager? — Pn.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

Du Jorat à la Cannebière

PAR O. BADEL

VI

Une flore imprévue.

Après avoir parcouru diverses parties de l'arsenal maritime, la chorale de Tuayre-Ville fait une découverte étonnante.

Nous voici dans une salle extraordinairement longue, où s'alignent en couloirs, en rues plutôt, des milliers et des milliers de fusils. Ce sont les *Lebel* actuels de l'infanterie, avec les modèles plus courts pour l'artillerie et la marine. Partout des armes bronzées, propres et luisantes.

Mais le long du grand couloir, du boulevard central, a poussé une flore d'un nouveau genre. Nous nous croyons subitement transportés aux époques de la formation du globe, car jamais notre imagination n'aurait pu concevoir quelque chose de pareil. Ce sont des arbres énormes, de grandeur naturelle, entièrement bâtis avec de vieilles armes ou avec des parties démontées : fusils, pistolets, sabres, haches d'abordage, boulets, balles, grenades, couteaux, poignards, baguettes de fusils, boucles, gâchettes, anneaux, poignées, etc. Rien n'y manque : tronc, branches, feuilles, fleurs, boutons et fruits. Ici, c'est un oranger dont le tronc et les branches sont des canons de fusil ; les feuilles, des platines d'anciens fusils à pierre ; et les oranges, des grenades d'artillerie. Là, des palmiers de vigne où des chiens de fusil, ajustés les uns à la suite des autres, forment les sarments qui portent de superbes grappes de raisins en balles rondes. A côté, des saules pleureurs en baguettes de fusils ; puis une superbe avenue de palmiers, de phœnix, de chamérops, de bananiers, etc., dont les palmes et les régimes sont faits avec des lames de sabres et de poignards, avec des baïonnettes, des crosses de pistolets. Ailleurs, des ananas, des gerbes de céréales, des arbres de toutes les tailles et de toutes

les variétés. C'est tellement exact qu'il faut regarder de près pour voir avec quoi ils sont montés. Tout brille et donne un éclat de vie et de fraîcheur à cette forêt féerique.

Pour protéger les plantes les plus rares et les plus curieuses, comme on le ferait dans un Jardin des Plantes, sont disposées de superbes grilles faites aussi avec des fragments d'armes, dont chaque pièce, chaque forme a donné lieu à des motifs différents : volutes, rosaces, feuilles enroulées, cornes d'abondance avec une profusion de fleurs et de fruits. C'est merveilleux. On s'agenouillerait devant toutes ces curiosités. Nous comprenons pourquoi le vieux gardien nous ordonnait de ne rien toucher, et vit de mauvais œil notre arrivée.

Jamais, dans aucune exposition, il n'a été possible de montrer au public de pareils chefs-d'œuvre de patience, de goût, de génie même, ainsi que de connaissances botaniques. C'est dommage que ces merveilles, uniques dans leur genre, soient cachées si jalousement au fond de l'arsenal.

Il est fort probable que beaucoup des armes qui ont servi à créer cette forêt d'acier proviennent du butin enlevé aux Bernois en 1798 et conduit ici pour organiser l'expédition d'Egypte. Cette origine ne nous émeut guère à ces heures, et nous ne pouvons nous décider à quitter ces lieux. Il faut pourtant aller plus loin, car les heures se passent.

La bouillabaisse.

Admise à visiter un cuirassé en cale sèche, le *Saint-Louis*, la chorale de Tuayre-Ville l'admire en ses moindres détails, et en sort émerveillée, mais l'estomac dans les talons.

Il s'agit d'aller se restaurer. Un rabatteur, aussi gremlin que les bateliers, nous entraîne dans un restaurant du port, assez bien tenu, mais dont les prix sont plutôt salés. Il n'y a pas à hésiter, ce n'est pas le moment de faire des économies. Puis, ce n'est guère l'habitude par ici d'aller boulotter dans les cafés en portant sa pitance dans un bissac, comme on le fait à la foire de Moudon.

Pour la première fois, nous allons faire connaissance avec la célèbre bouillabaisse. Il paraît que le poisson servant à la préparer n'est pas encore pêché, car on nous fait attendre plus d'une heure. Enfin elle apparaît. Mais, ô surprise! ce n'est pas une soupe, un mélange, un capharnaüm de toutes espèces de bêtes, comme le prétendait le Monégasque pour nous dégoûter, mais d'énormes tranches de poissons bouillis, nageant dans une sauce jaunâtre, épaisse et très épicée, où l'odeur de safran domine. Puis, pour accompagner ce plat, un deuxième, rempli de la même sauce, où le poisson est remplacé par des tranches de pain. On puise dans les deux, et c'est, ma foi, épatant. Il faut toutefois prendre garde aux arêtes pour ne pas courir le risque de s'étrangler. Baptiste s'en aperçoit à ses dépens. Nous l'entendons gémir sur son assiette, faire des efforts comme les chats quand ils avalent un os et déclarer, les larmes aux yeux, que ce « papet » est plein de « rangs » de « fascines ».

Une partie de la société, réunie dans une autre salle, préfère manger quelque chose de plus expéditif et trouve moyen de dévorer notre dessert, histoire de nous aider et pour avoir plus vite fini. Ils volent pour rendre service. Voilà un nouveau cas à soumettre aux moralistes.

Un de nos sergents, le plus grand de la bande, est aux prises avec un mets absolument nouveau pour lui. Ayant remarqué un bocal plein d'olives en conserves et croyant avoir affaire avec des cerises, il s'en sert une ration digne de sa taille. Mais il n'a pas compté avec les formidables condiments du Midi, et il renouvelle à belles grimaces notre lutte contre certains anchois de Genève.

Sur les « pointus ».

Il est temps d'aller faire une promenade sur mer ; les bateliers nous réclament. L'embarquement sur leurs *pointus*, nom donné à leurs bateaux, a lieu sans plus tarder, sur le Carré du Port, superbe esplanade dominant toute la rade et au milieu de laquelle s'élève la statue du Génie de la Liberté.

Le coup d'œil est féerique. Nous allons de merveille en merveille. Après avoir admiré à l'arsenal la puissance et la force, nous contemplons les beautés du paysage resplendissant aux rayons du soleil. Cette rade, au dire des marins, est, avec celle de Rio-de-Janeiro, la plus belle du monde. C'est un

peu, mais considérablement agrandi, le coup d'œil de Montreux, car on ne peut voir la pleine mer. En face, semblable au littoral de la Savoie, moins les montagnes, s'étend la presqu'île de Tamarie et de Saint-Mandrier, fermant la rade du côté de la Méditerranée. Pour pénétrer dans le port de Toulon, les navires doivent passer un étroit goulet, formidablement défendu par des batteries de terre et par des mines sous-marines. C'est la « bouteille » de Santiago ; mais il est certain que la flotte française ne s'y laisserait pas « embouteiller » aussi facilement que celle des Espagnols. Tout est bien gardé partout ; les forts dominent nos têtes et sur un rayon immense on n'aperçoit que des travaux militaires.

Toute la rade est occupée par des vaisseaux : torpilleurs, contre-torpilleurs, cuirassés et croiseurs. Voici les cuirassés *Patrie*, *Démocratie*, *République*, *Vérité*, tout récemment construits, puis le superbe croiseur-cuirassé *Ernest Renan*, aussi battant neuf, à six cheminées, marchant à une allure extrêmement rapide.

En route pour la *Patrie* ! Deux barques aux voiles latines y transportent tous ceux de la chorale qui ne redoutent pas l'eau. (Quelques-uns ont jugé prudent de rester sur le plancher aux vaches). La mer nous secoue un peu et parfois les « liquettes » ont l'air de piquer une tête dans les flots, ce qui ne nous plaît guère. En longeant le croiseur *Ernest Renan*, qui nous écrase de sa masse, nous assistons à une revue. Le matelots sont alignés sur le pont supérieur et présentent les armes.

Nous accostons le *Patrie*. Nos barques s'amarrèrent à une plate-forme suspendue par des mouffes, d'où part un escalier qui atteint un sabord ouvert dans les flancs du navire. L'ascension n'a rien de bien agréable, car la mer est un peu agitée et l'escalier branle un peu plus qu'il ne serait nécessaire. Il s'agit donc de prendre garde pour ne pas servir de proie aux poissons de la Méditerranée.

(A suivre.)

Le bouton. — M. X^{***}, indisposé et obligé de garder la chambre, manda un barbier pour le raser. Celui-ci, ayant achevé sa mission et reçu son paiement, était déjà sur le carré, quand M. X^{***}, qui venait seulement de s'apercevoir que le figaro l'avait coupé, le fit rappeler.

— Excusez-moi, monsieur, de vous faire revenir, mais je ne vous avais payé que pour la barbe. Voici pour la saignée.

Le barbier voulant se disculper disait que son rasoir avait rencontré un bouton.

— Je vous entends, lui répliqua M. X^{***}, vous n'avez pas voulu d'un bouton sans boutonnière.

Encore deux de « Jean-Louis » ! — Vendredi dernier c'était la septième à Lausanne. On a joué et l'on a encore refusé du monde.

La nouvelle scène avec le bolchevik et la chanson inédite : « Restons maîtres chez nous » ont obtenu grand succès.

Dimanche passé, *Jean-Louis aux frontières* fit deux salles comblées à Berne. A la matinée, MM. Camille Decoppet et Eugène Ruffy donnèrent le signal des applaudissements.

Les huitième et neuvième auront lieu, au Grand Théâtre, aujourd'hui samedi en soirée à 8 heures et demain dimanche en matinée à 2 ½ h. Et ce sera bien terminé, cette fois. La location est ouverte.

Grand-Théâtre. — Demain soir, représentation extraordinaire, qui fera sûrement salle comble : *D'un jour à l'autre*, de Francis de Croisset, et *Le secret de Polichinelle*, de Pierre Wolf, deux comédies délicieuses et pétillantes d'esprit.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE
10 TABLETTES N° 180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS